Le vide intellectuel franco-phalangiste

1898 : la guerre contre les États-Unis fait perdre à l'Espagne Cuba, Porto Rico et les Philippines.

Ce qui restait encore de l'empire de Charles-Quint est anéanti. Les ports espagnols fourmillent de rapatriés éclopés et affamés. Les autorités espagnoles ne disposent pas de moyens suffisants pour permettre à ces malheureux de regagner leurs foyers attristés. Le spectacle de la misère nationale est impressionnant. Tout crie la décadence, la détresse, la ruine. Comme l'a écrit Jean Cassou :

« Il faudra le cruel désastre de Cuba et des Philippines pour qu'une génération nouvelle s'éveille à l'insupportable spectacle de cette grande Espagne déchue, inutile, rongée par l'ignorance, le caciquisme, un militarisme sans prestige, un cléricalisme sans foi profonde, des jeux et des discussions de casinos, de gazettes et d'académies régionales. »
(« Littérature espagnole », p. 30, Kra, Paris, 1931.)

La génération de 1898

C'est à ce moment critique de la vie nationale qu'un groupe d'hommes éclairés, animés du désir d'arracher l'Espagne à sa léthargie mortelle, vont entreprendre de réveiller la conscience hispanique et de libérer l'esprit espagnol de la routine et de l'obscurantisme. Ils aspirent à obtenir un renouveau complet, à mettre l'esprit espagnol en contact avec le monde européen, sans pour autant négliger de rechercher dans les tréfonds de l'âme espagnole ce qui

reste de sain et de permanent.

À cette génération, mondialement connue, appartiennent Ganivet, Joquín Costa, Unamuno, Ortega y Gasset, Baroja, Valle-Inclán, Benavente, Américo Castro, les frères Barnés, Juan Ramon Jiménez, Pérez de Ayala (plus jeune), Menéndez Pidal, Eugenio D'Ors, les frères Machado, Pedro Salinas et Jorge Guillén. Il faudrait rattacher quelques-uns de ces hommes (Américo Castro, Salinas, les frères Barnés) à l'Institution libre de l'enseignement, fondée par Giner de los Rios, organisme d'esprit libéral opposé au cléricalisme.

Il ne s'agit pas d'un mouvement savamment organisé d'hommes dont les idées politiques et littéraires coïncident en tout point, mais plutôt – nous dit M. Madariaga – « d'une attitude naturelle et spontanée qui se manifeste sous des formes indépendantes » et, souvent, pourrait-on affirmer, opposées et contradictoires.

Il n'y a donc pas chez eux unité historique ou idéologique, mais plutôt identité de vues et de pensée en ce qui concerne le problème national espagnol et l'avenir de l'Espagne.

Ces hommes désirent ardemment la régénération de leur patrie moribonde, l'établissement d'un ordre moral nouveau, sain et vigoureux, exempt d'entraves routinières.

L'Espagne, on le sait, est statique. C'est à cause de cela peut-être que la génération de 98 n'a pas ému le monde avec la création de nouveaux systèmes philosophiques ou des credos littéraires originaux. Elle n'a fait que secouer la torpeur d'un peuple qui agonisait et réaffirmer devant le monde moderne la personnalité espagnole.

La génération de 98 remplit encore de son nom l'Espagne actuelle et a réussi à acquérir par son œuvre multiple et dense en valeur

universelle, humaine, une place de choix dans le monde moderne. Les noms d'Unamuno, Ortega y Gasset et Baroja résonnent dans le concert littéraire mondial et soulèvent une admiration bien méritée.

La stagnation franquiste

La guerre civile, c'est-à-dire le complot clérico-militaire-phalangiste avec la connivence des monarchistes espagnols, du nazisme et du fascisme italien, éclata en juillet 1936 et ne se termina qu'en avril 1939 par la défaite de la jeune République espagnole.

Les républicains espagnols, en nombre imposant, s'expatrièrent. L'Espagne se divisa en deux camps irréductibles et irréconciliables. Parmi les exilés figurent plus de soixante pour cent d'intellectuels, hommes souvent d'élite : Américo Castro, Pedro Salinas, Navarro Tomás, Torner, Martín Echeverría, Bosch Gimpera, Nicolau D'Olwer, Sánchez Albornoz, Millares Carlo, Altamira... La liste serait fort longue. L'Université espagnole a subi un rude coup. La médiocrité – la « ramploneria » dont parlait Unamuno – règne partout. Le manque de professeurs qualifiés se fait sentir de jour en jour avec plus d'urgence. Le nombre des étudiants s'accroît. Les pouvoirs publics ne semblent guère prêter attention au problème universitaire, qui reste sans issue. L'Église, d'autre part, est toujours toute-puissante. Son intransigeance traditionnelle étouffe tout élan créateur, toute possibilité de renouveau. C'est un État dans l'État plus fort que l'État lui-même. Ne lui a-t-on pas conféré le droit de délivrer des titres universitaires à l'égal des Institutions officielles elles-mêmes ?

D'autre part, malgré la présence américaine et la pression anglaise, le protestantisme mène une vie précaire. Nous lisons dans

« le Monde » du 25 janvier 1956 : « L'école protestante de Madrid, la seule existant en Espagne depuis la fermeture, ces dernières années, des institutions similaires de province, a été fermée hier lundi par les autorités espagnoles, qui ont laissé entendre que les scellés seraient apposés sur les locaux. »
Tout commentaire serait superflu [[La mesure – sans doute trop dangereuse pour l'afflux des dollars – paraît avoir été annulée. (Réd.)]].

La censure militaire, à son tour, empêche la divulgation de toute idée qui ne serait pas en accord avec la mentalité officielle, bornée et contradictoire.

La suspension récente de « Indice » et de « Insula », revues littéraires indépendantes, de portée européenne, ne prouve-t-elle pas l'absence absolue de toute liberté intellectuelle ?

Il n'y a pas de production intellectuelle qui signifie un apport idéologique nouveau. Le vide est la caractéristique du régime franquiste. Les œuvres qui obtiennent les prix nationaux sont dépourvues de toute valeur universelle et humaine. Quand on lit « Nada », de Carmen Laforet – je prends un roman au hasard – on est tenté, c'est-à-dire obligé de conclure que le titre correspond parfaitement au fond et à la valeur intrinsèque de l'œuvre : c'est le Néant.

Les écrivains Sánchez Mazas, Ridruejo, Ruiz Gallardo et autres fines fleurs du phalangisme, ont-ils réussi à imposer leur mentalité décadente ? Loin de là ! Ils ont échoué comme directeurs de conscience et n'ont pas réussi à s'attirer les sympathies de la rue. L'ouvrier qui travaille à l'atelier et l'intellectuel libre qui vit hors de l'Université parce qu'il ne veut pas se soumettre à la discipline phalangiste, sont hostiles à tout diktat officiel et méprisent le phalangisme.

C'est l'échec d'une

idéologie qui n'a pas su se frayer un chemin susceptible de mener à une situation stable et définitive.

On me dira que Elena Quiroga, Cela et Zunzunegui sont là. C'est vrai, ils sont là, mais il y a lieu de se demander, après les avoir lus, s'ils ne voudraient pas être ailleurs.

Je n'ignore pas que l'on publie en Espagne de nombreux ouvrages de caractère critique, littéraire, linguistique et même scientifique. On ne peut pas nier l'évidence.

En effet, je vois les noms de Marañón, Pidal, Garcia de Diego, Dámaso Alonso, Laín Entralgo, Gómez Moreno et Aleixandre... J'entends même le nom de Pérez de Ayala, premier ambassadeur de la République espagnole à Londres. Mais qui donc oserait soutenir que ces hommes sont un « produit » du franquisme ?

Il y en a parmi eux qui étaient mondialement connus avant le triomphe du dictateur. Ce que l'on peut dire, c'est que ces savants vivent en Espagne et rien d'autre. Ortega y Gasset lui-même n'a-t-il pas vécu à Madrid jusqu'à sa mort ? Qui oserait affirmer que notre philosophe était un franquiste ou un réactionnaire ?

Le franquisme – répétons-le – est le vide intellectuel.

Quoi d'étonnant à ce que M. Laín Entralgo, recteur de l'Université de Madrid, aujourd'hui destitué, ait été poussé à mettre en garde le gouvernement Franco quant à l'état lamentable de l'Université espagnole et au désir de la jeunesse de trouver une nourriture intellectuelle convenable, qui pour l'instant lui est refusée ? Les récents événements qui ont eu lieu à l'Université madrilène ont prouvé que M. Entralgo avait raison. La jeunesse mondiale progresse, tandis que la jeunesse espagnole végète faute d'un enseignement efficace.

Tandis qu'en Espagne se prolonge cet état de détresse intellectuelle, d'abrutissement systématique de la personnalité

humaine, les émigrés, plus ou moins adaptés au pays où ils vivent, continuent de travailler librement. Le fond de leurs idées s'est enrichi au contact de la culture des autres peuples, où règne la liberté spirituelle.

Leur tâche, essentiellement espagnole, continue de donner des fruits excellents en Amérique du Nord (Universités de Princeton et de Columbia), à Montevideo, à Buenos Aires, à Porto Rico et à Paris, où les moyens d'expression dont disposent les réfugiés espagnols sont assez restreints. Le nombre de leurs œuvres constitue actuellement un volume bibliographique imposant.

Citons, à titre de curiosité, le « Suplemento literario » (de « Solidaridad obrera »), qui paraît à Paris, ainsi que « Cuadernos », qui, par leur contenu éclectique et leur présentation soignée, ont réussi à capter la sympathie et l'estime tant des hispanisants français que des exilés espagnols. L'émigration essaie de créer, tandis que le franquisme tend à la destruction des valeurs.

C'est pourquoi tandis que les religieux Gonzalez, Caminero et Oromi cherchent à jeter le discrédit sur Unamuno, considéré par l'Église comme le plus grand hérétique de notre temps, Ferrater y Mora, dans son « Unamuno, bosquejo de una filosofia » (« esquisse d'une philosophie »), paru à Buenos Aires (Editorial Losada), mettra en évidence la valeur permanente de l'ancien recteur de l'Université de Salamanque, l'intelligence espagnole la plus dense de l'Espagne moderne.

Ces deux Espagnes, aujourd'hui séparées en ce qui concerne la production intellectuelle, travaillent pour la même cause : mettre en évidence les valeurs spirituelles permanentes de l'âme espagnole.

Il est possible qu'un jour la voix de la conscience se réveille chez Franco et, tout en le priant de partir définitivement, lui dise : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? » Ce sera peut-être le moment où les deux Espagnes n'en constitueront plus qu'une seule et où il sera possible de vivre tous ensemble, sans s'entre-tuer, dans un régime de dignité et de justice sociale.

J. Chicharro de Léon